

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

*L'EUROPE DE DENIS DE ROUGEMONT ET SES VALEURS,
VUS AU TRAVERS DE SON LIVRE
« PENSER AVEC LES MAINS » (1936)¹*

Guy Turchany

Conférence tenue lors des journées de la science de l'Académie Hongroise en novembre 2007 sous le titre « Les valeurs de l'Europe - l'Europe des valeurs »²

1. Primauté du matériel

Primauté du matériel n'est nullement un problème philosophique, car de ce point de vue là, précisément, elle est d'une évidente absurdité.

La naïveté ou la mauvaise conscience, d'ailleurs bien superflue de ceux qui défendent en général cette primauté du matériel et qui cherchent à la justifier moralement se dénonce par elle-même, il n'y a qu'un motif matériel qui puisse légitimer le recours provisoire à la notion de primauté du matériel tout le reste est littérature, sophisme et confusion de la tactique avec la vérité.

Toute fin qui n'embrasse pas le tout de l'homme, et qui pourtant veut que tout l'homme s'y subordonne - c'est un mensonge, un instrument de division.

La grandeur, l'importance de chacune de nos vies, la dignité que nous attribuons à nos actions, si minuscules qu'elles soient au regard de l'histoire, la passion même dont nous les chargeons, tout cela vient uniquement de la FIN à laquelle nous les dédions.

Le régime libéral n'a plus la force de concevoir un principe d'action créatrice, ou une bonne guerre d'agression qui lui permette de doubler le cap de la désespérance.

Cet amour, ce culte rendu à des déterminisme de plus en plus pesants, cette pitoyable mythologie est à l'origine du désordre proclamé aujourd'hui dans toute l'économie de la planète.

On produit, on vend, on gagne de l'argent et les manuels scolaires vantent les mérites du progrès.

Résultat, toute une tranche de la société «n'a que son désespoir qui le forcera à la longue à se croire révolutionnaire, alors qu'elle n'est que la victime d'une erreur qu'elle partage en mille manières avec ses maîtres : elle aussi croit que l'argent est une fin, et le travail un moyen de « gagner ».

Ironie : communistes, bourgeois, libéraux et fascistes ont tout mis à feu et à sang pour installer sur notre terre le règne du « confort moderne ».

Derrière la ruine matérielle, une autre ruine plus grave est apparue celle d'une

¹Cette conférence a été composée en s'appuyant sur les citations du livre de Denis de Rougemont Ecrivain et penseur Suisse, l'un des pères de l'Europe. Né à Couvet le 8 septembre 1906, mort à Genève le 6 décembre 1985.

²Cette conférence a été composée en s'appuyant sur les citations du livre de Denis de Rougemont Ecrivain et penseur Suisse, l'un des pères de l'Europe. Né à Couvet le 8 septembre 1906, mort à Genève le 6 décembre 1985.

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

image du monde, d'une conception du monde fondée sur la raison, l'individu, et la science cartésienne. Nous savons aujourd'hui que la raison n'est pas un idéal, mais un outil, que l'individu n'est rien que la liberté du désespoir, et qu'il meurt de son isolement, ou du refus de se dépasser.

Les idéalistes vivent à l'abri du réel ; le réel se révolte et les met en question ; alors ils se rejettent vers le matérialisme, croyant ainsi rattraper le temps perdu à peu de frais. Ce sont des gants qui se retournent – sans devenir pour si peu des mains !

C'est bien la même erreur sur l'homme et sa mission, le même refus intéressé de faire la loi vivante, qui ont assuré pendant cent ans l'impunité des entreprises de l'élite, et qui maintenant la désignent à périr. Pensée privée de mains, mains privées de pensées, si leur confort fut à ce prix, l'échéance s'annonce tragique. La loi de l'inertie peut garantir pour quelques lustres une espèce de douceur de vivre à l'usage d'une classe restreinte.

2. Le pouvoir

Police – Propagande – État, voilà la main, voilà le cerveau, voilà le nom du dieu – tyran que l'orgueilleuse raison des hommes a su créer à son image.

Tout cela pouvait être prévu dès l'époque de la Renaissance, il eût suffi de connaître un peu l'homme et la nature de la raison pour prophétiser notre crise.

Une dictature ou une démocratie ne peut durer contre l'opinion libre et anarchique.

Elle ne peut tolérer d'opposition sur ses principes et encore moins la contradiction. On se défend bien qu'en attaquant. Le seul désir de durer impose donc à un régime trois grandes tâches d'ordre culturel :

- a) la mise en forme des doctrines qui justifient rétrospectivement ou actuellement les violences exercées,*
- b) la propagande qui promet aux masses un avenir si beau que tous les sacrifices présents deviennent légers,*
- c) l'éducation de la jeunesse qui assure le futur automatisme du régime.*

Il est incontestable que ces trois activités commandées par la seule volonté de garder le pouvoir politique, ont marqué les masses dès les premiers contacts des régimes politiques quels qu'ils soient avec le domaine culturel.

Luttes sociales, injustices économiques, décadence d'une culture séparée du peuple et divisée contre elle-même, grabuge des factions partisans, vieillards aux commandes, presse « libre » aux ordres de grands trusts, anarchie dans l'enseignement et dix morales contradictoires dont aucune ne sait plus ou n'ose plus avouer à quelle fin elle conduit ses adeptes. Mais ce qui est d'un parti est partiel. Ce qui est partiel n'a pas le droit de se vouloir totalitaire.

Ainsi, notre cœur se partage et se condamne dans ce qu'il veut.

Il veut bien sacrifier sa liberté pour hâter la conquête du monde par la science et l'orgueil de l'homme, mais il pressent parfois que c'est une vanité que de gagner le monde si l'on y perd son âme.

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

Le libéralisme n'a le droit de critiquer la dictature que lorsqu'il assure une liberté réelle et plus féconde que la contrainte.

Enfin lorsqu'on abuse de la sécurité, elle accouche à la fin de sa propre crise.

3. *Juger c'est la garantie certaine de l'unité intime de la pensée et de l'action. Juger c'est en toute chose considérer la fin, ensuite la qualifier de vraie ou fausse, et finalement choisir « en connaissance de fin », c'est-à-dire s'engager pour ou contre, en vertu d'un acte de foi.*

Si l'on peut vérifier une mesure au moyen de critères formels, l'on peut aussi et l'on doit, mettre en doute la vérité qui vérifie ces mêmes critères. Or, à ce doute, il n'est pas de réponse qui ne soit un acte de foi.

Par acte de foi, on n'entend pas, comme on l'entend peut-être trop souvent, la croyance plus ou moins enthousiaste en une vision plus ou moins définie de l'avenir, que l'on décore du nom d'idéal et auquel on accorde son blanc-seing, pour la simple raison qu'un idéal est toujours dans l'avenir, et notre action toujours dans le présent.

Par acte de foi, on entend précisément l'acte qui obéit non pas à un peut-être, mais à une vérité certaine, affirmée par cet acte même. C'est un acte, c'est un témoignage matériel en faveur de la vérité et non pas en faveur d'un idéal rêvé ou désirable.

Ainsi, l'acte de foi est par définition l'instant et le lieu où pensée et action se confondent en un seul élan, où la vérité est attestée par un geste et le geste sanctionné par la vérité. Voilà l'indivision cherchée, la garantie certaine de l'unité intime de la pensée et de l'action.

Considérons les temps, les lieux où nous vivons, la situation précise qui nous est faite, et l'appel concret qui en résulte, et après cela JUGÉONS, c'est-à-dire choisissons nos buts prochains au nom d'une vérité finale qui ne connaît pas nos contingences. Voilà la tension créatrice : réalité et vérité assumées dans une seule volonté.

4. *La culture une activité de production ou un produit de consommation ?*

L'aveu même de l'existence d'un problème est déjà un essai de le résoudre, et la preuve qu'on pressent sa solution. Et qu'ainsi toute critique réelle suppose une intention de construction.

Aujourd'hui on est arrivé à considérer la culture comme un produit de consommation, et non comme une activité de production.

La décadence de la culture en Occident nous pose pour la première fois dans notre histoire le problème global de la culture : d'où vient-elle ? - qu'est-elle ? où va-t-elle ? La pensée qui agit n'est pas LIBRE, mais au contraire LIBÉRATRICE.

La mission de la culture est de conduire une révolution qui, sinon, se fera contre elle. Faire la révolution, c'est concevoir et reconnaître dès maintenant une mesure nouvelle, une mesure qui soit commune à la pensée et à l'action, à l'élite et au peuple que cette élite devrait aider.

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

La mission d'une culture nouvelle sera d'accepter le combat, d'assumer les conflits vitaux et de les résoudre en création. La nouvelle culture sera celle qui exigera l'engagement du penseur en tant que penseur.

Si le caractère distinctif de la serve pensée – de la pensée soumise aux processus économiques par exemple, ou bien à la sécurité morale – est d'être une pensée non éthique ou supposant une éthique a posteriori, le caractère décisif de sa pensée « existentielle » est au contraire l'a priori éthique.

C'est pour avoir refusé de s'abaisser à hauteur d'homme, au niveau du réel, que notre culture se défait. Faute de s'être montré "à la hauteur" d'une tâche humaine, elle a voulu se hisser au sublime, où le siècle, bien trop heureux, d'être débarrassé de son contrôle, la laisse poliment dépérir. Cependant que les vrais pouvoirs libérés eux aussi du contrôle et des mesures de l'esprit se débattent dans l'opportunisme, ballottés entre l'opinion, qui traduit l'ignorance commune, et quelques principes sacro-saints dont ils ont perdu le secret. C'étaient les bases d'une culture qui est morte.

Si la fatalité de la raison pratique est cette lourdeur matérialiste qui finit par soumettre l'homme lui-même aux lois du nombre, qui sont les lois des choses, la fatalité parallèle d'une raison ennemie des mythes, c'est la « rationalisation » la manie de tout unifier, l'esprit de géométrie qui est l'esprit de la dictature et qui conduit à l'étatisme.

On veut bien du nouveau, mais du nouveau qui ne menace pas ce qui est acquis. Du nouveau, mais qui soit au fond exactement semblable à de l'ancien. Du nouveau qui ne soit pas création absolue et imprévisible, mais développement rationnel de l'acquis : en somme, en bon matérialiste un enrichissement.

On a oublié que l'amour est le comble de l'esprit, et l'amour du prochain est un acte, c'est-à-dire une main tendue, non pas un sentiment drapé, non pas un idéal qui passe sur le chemin de Jéricho, devant l'homme dépouillé par les brigands.

5. La commune mesure

On voit l'importance décisive de la commune mesure de la pensée et de l'action. On voit que cette commune mesure est l'essence même de toute culture. Car si la pensée et l'action se règlent sur des lois hétérogènes, la production n'a plus de fins intelligibles, et ses sources tarissent bientôt.

La vérité de la culture et sa chance de grandeur réelle résident dans la vérité de la commune mesure régnante.

Une mesure est vraie lorsqu'elle consiste dans le rappel constant des fins que poursuit la culture, vraie mesure qui rapporte toutes les démarches de la pensée et de l'action au telos de la société, c'est-à-dire à son but suprême. La vraie mesure réside d'abord dans la conscience permanente d'une finalité commune à toutes nos oeuvres.

Ce qui est grand, c'est ce qui comble la mesure. Ce n'est pas la richesse, mais la fidélité. Ce ne sont pas les moyens en eux-mêmes, mais les moyens mesurés par la fin. C'est pourquoi sa pauvreté même garantit la fidélité de la culture.

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

La mesure cesse d'être un outil. Elle se distingue de son action pratique. Elle devient une fin en soi, c'est-à-dire qu'elle devient une idole. La décadence est commencée. La décadence de la mesure accélère toujours la scission entre la pensée et l'action – dont elle est résultée par ailleurs.

Ainsi, le glissement de la mesure est accompli : ce qui était le sous-entendu indiscuté, la règle vive du langage vivant, devient une espèce de truc, dont une minorité souvent indigne détient le secret et l'usage.

Ainsi, nos mots se déforment entre nos mains, nos problèmes se déplacent au hasard, chacun joue sa partie comme il le peut, sans souci de la règle commune, et la terreur domine cette anarchie, distribuant des condamnations d'autant plus excessives d'ailleurs que personne ne se soucie de les mettre à exécution.

Mais le terme parfait d'une société n'est-il pas justement dans la transformation de la polis en ecclésià ? N'est-il pas dans la suppression de la politique au profit de l'aventure de l'esprit ?

La mesure que nous cherchons ne peut donc être définie qu'en relation avec la vérité dernière de l'homme, elle est l'attitude de pensée et d'action, indistinctement qui nous rapproche de cette vérité.

Autrement dit : notre chemin est éclairé par la seule vérité du but. Mais l'inverse, le but, ne nous devient visible que lorsque nous marchons et avançons sur le chemin.

Le signe irréfutable de la présence d'un grand dessein, c'est l'incarnation d'une mesure commune à tous les ordres et qui les harmonise. On ne refait une mesure qu'en retrouvant une foi. Mais on ne retrouve une foi qu'en discernant sa vocation concrète.

Il est clair qu'aucune économie ne peut survivre bien longtemps à la ruine de la mesure spirituelle qui avait déterminé sa forme et défini ses buts lointains. Dès lors, si je constate que la crise matérielle est devenue, par une horrible dérision, la dernière obsession commune aux régimes par ailleurs les plus contradictoires, cela revient à une contre-épreuve par le fait des analyses internes qui précèdent.

Cet « esprit de prostitution », cette idolâtrie qui renaît dès qu'Israël cesse de croire à ce que ses yeux ne peuvent voir et qui pourtant fait toute sa grandeur, c'est la révolte du destin profane contre la libre vocation de Dieu.

L'homme qui a une vocation n'est pas bon à autre chose.

6. Nous avons des valeurs à défendre

Entre la crise matérielle et la crise de la pensée, il y a plus qu'un parallélisme. Elles ont une origine commune. De même que la crise sociale est suspendue à une certaine confusion du travailleur réel et responsable avec le prolétaire mécanisé, la crise de la pensée, moins visible et pourtant plus radicale, cette crise d'impuissance et de honte est suspendue à l'abdication de nos « maîtres » devant les normes et devant l'appareil d'une sécurité fatale à la vie qu'elle abrite.

Ou bien nous perdrons notre temps et notre chance dans l'histoire à critiquer ce

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

que d'autres ont dû faire, et alors, d'ici vingt ou cent ans, nous serons réduits à l'état de colonies économiques et culturelles par l'expansion normale de nos voisins, ou bien nous recréerons notre commune mesure originale, à la faveur d'une révolution qui nous apporte au moins l'équivalent des dynamismes nationaux.

Nous avons des valeurs à défendre. Mais nous avons surtout des valeurs à créer, et que nous seuls pouvons créer.

La société doit être un corps, non pas une construction mécanisée. Et la santé et la force d'un corps supportent l'harmonie de fonctions diversifiées saines et fortes. C'est une harmonie « fédérale ».

L'esprit pur et l'esprit asservi sont deux complices dont les disputes bruyantes n'ont eu jusqu'ici d'autre effet que de nous détourner de notre rôle, lequel est d'incarner l'esprit au service de la vérité.

Si nous parvenons aujourd'hui à prendre une conscience ferme des nécessités de l'esprit et de l'éthique qu'elles nous imposent dans la situation où nous sommes, peut être aurons-nous fait ce que devait faire notre génération.

7. *Si seulement chaque mot avait le même sens pour tout le monde*

Toutes les combinaisons et permutations des mots et des définitions seraient assez simples à débrouiller dans la pratique et pourraient définir utilement les partis, si seulement chacun de ces mots avait le même sens pour tout le monde. Ou, parmi plusieurs sens variés, un sens prépondérant sur lequel puisse se faire l'accord. Mais là, aux neuf

sens très précis que nous donne le dictionnaire, il nous faut ajouter une dizaine de sens parfois contradictoires créés par la crise actuelle et très mal distinguée les uns des autres par la plupart de ceux qui les prononcent.

« Les plus grands malheurs de l'humanité naissent de malentendus, et non pas comme le veut la polémique partisane, de la perversité des uns triomphant de la bonté naturelle des autres. Mais les pires malentendus, à leur tour, naissent de confusions faites sur les mots. Il n'y a pas de « questions de mots » au sens futile, accoutumé, parce que tout d'abord question de mots au sens précis et décisif de l'expression. Si nous ne partons pas, dès nos premières démarches, d'une définition concrète des mots en jeu, la partie est perdue d'avance ou plutôt elle va se jouer dans un domaine où ne subsistent plus ni actions ni arbitrage ; où chacun peut prétendre avoir gagné ; où la victoire de l'un n'est pour l'autre que tricherie. J'appelle sanction le simple jugement de vérité ou d'erreur, dans un domaine où quelques vérités fondamentales sont reconnues. Je doute qu'il en existe de cette sorte parmi nous.

8. *Pensée et main*

Quelle est la vérité à hauteur d'homme, à portée de la main ?

Toute oeuvre qui ne met pas en question notre situation personnelle dans l'univers ne sert de rien à l'humanité, reste en dehors de la question.

Des siècles d'abandon charmant, derrière nous, aboutissent à une catastrophe dont pourraient seules nous sauver les violences d'une foi nouvelle.

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

Il s'agit pour parler un langage positif, de rétablir une situation désespérée qui fut notre douceur de vivre, mais qui sera la honte de notre mort si nous n'y portons des mains fortes.

Il y a Pascal³ et Goethe⁴, Dostoïevski⁵ et Kierkegaard⁶, – il y a aussi les fins lettrés, les bons esprits, les professeurs, pour lesquels la pensée est un art d'agrément, un héritage, une carrière libérale ou un capital bien placé. Cerveaux sans mains ! et qui jugent de haut, mais de loin, et toujours après coup, la multitude des mains sans cerveaux qui travaillent sans fin par le monde, peinant peut-être en pure perte, si ce n'est pour notre perte à tous. Les uns pensent, dit-on, les autres agissent ! Mais la vraie condition de l'homme, c'est de penser avec ses mains.

« L'homme possède par nature la raison et une main » (Thomas d'Aquin⁷). Cette raison raisonne mal si elle n'engage pas la main. Cette main travaille en vain si la raison ne s'engage pas dans son travail.

Penser avec les mains, c'est penser en puissance d'action, c'est penser dans l'action où l'esprit se voit actuellement compromis et sommé de juger, de choisir, de transformer les conditions qui lui sont faites, – qu'il refuse. Penser avec les mains, c'est concevoir en actes et cela s'oppose à la notion rationaliste d'une pensée qui ne serait rien qu'un commentaire tardif aux actions faites par les autres.

Ce n'est pas l'action d'abord qui importe – et la pensée serait son adjuvant –, mais au contraire, si je veux penser en actes, c'est que la pensée ne me paraît juste et parfaite qu'au moment où l'acte l'atteste et la convainc de gravité.

Pour qu'une chose ou une action ou une réalité quelconque possède un sens, il faut qu'elle soit en mouvement et qu'il y ait un but à ce mouvement. Tout mouvement consiste à la fois en un élan hors de et en un élan vers.

Toute pensée réelle agit dans l'immédiat, au lieu de rêver dans l'avenir et le passé, ce dernier étant le domaine des lois. Penser avec les mains désigne ainsi un acte concret. Pour la pensée active, rien n'est pratique ou théorique, tout est concret au sens précis où j'entends ce mot, qui est l'indivision de la pensée et de son geste.

Quand nous reconnaitrons les vrais problèmes, les vrais dilemmes que pose la vie commune, nous toucherons enfin le vrai tragique, qui est celui du péché et de la foi.

³ Blaise Pascal (19 juin 1623, Clermont (Auvergne) - 19 août 1662, Paris) est un mathématicien et physicien, philosophe, moraliste et théologien français.

⁴ Johann Wolfgang von Goethe (né à Francfort le 28 août 1749 et mort le 22 mars 1832 à Weimar à l'âge de 82 ans) est un poète, romancier et dramaturge allemand, également scientifique et grand administrateur.

⁵ Fedor (Fiodor) Mikhaïlovitch Dostoïevski est un écrivain russe, né à Moscou le 30 octobre du calendrier julien/11 novembre 1821 et mort à Saint-Petersbourg le 28 janvier du calendrier julien/9 février 1881. Il est généralement considéré comme l'un des plus grands romanciers russes, et a influencé de nombreux écrivains et philosophes.

⁶ Søren Aabye Kierkegaard (5 mai 1813 - 11 novembre 1855) est un écrivain et philosophe danois.

Il est généralement reconnu comme le précurseur de l'existentialisme. Il s'est opposé à la philosophie hégélienne dont il jugeait la compréhension nécessaire mais qui devait subir un renversement, et à ce qu'il considérait comme les formalités vaines de l'Église danoise de l'époque.

⁷ Saint Thomas d'Aquin (né vers 1225 à Aquin, près de Naples, en Italie du Sud, mort le 7 mars 1274 à l'abbaye de Fossanova près de Priverno) était un théologien et philosophe italien, membre de l'ordre dominicain. Considéré comme l'un des principaux maîtres de la scolastique et de la théologie catholique, il a été proclamé docteur de l'Église en 1568 (et même docteur des docteurs : le docteur commun)

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

Seule, détient le pouvoir de s'incarner, l'idée qui crée un risque dans ma vie. Ce risque atteste l'existence d'un conflit, c'est-à-dire la présence du réel. Il rappelle que la pensée en tant que telle n'est jamais séparable de sa création qui la sanctionne au double sens du mot. La liberté de penser n'est réelle que chez un homme qui a reconnu et qui accepte le danger de penser.

Penser avec les mains ne peut être en tout temps qu'une activité subversive, non moins qu'ordonnatrice. Ce n'est point par la culture de l'« esprit » que l'individu se développe, mais par l'incarnation de plus en plus complexe du spirituel, c'est-à-dire par l'extension consciente du risque à toutes ses activités.

Il ne s'agit pas seulement de décrire ce qui est, il faut décrire ce qui doit être, ce que l'on veut qui soit, mais qui n'est pas encore, ce que l'on fait vrai. Certes, penser, c'est partir d'où l'on est pour aller où l'on voit qu'il faudrait être. Mais si je dis que penser, c'est partir de la fin, c'est que l'appel vient en réalité de la fin.

L'ascèse chrétienne est une lutte contre le péché même en son principe, lutte qui se sait sans fin dans cette vie, et dont la mesure n'est jamais dans aucun résultat en soi, mais seulement dans l'acte rédempteur de l'humain.

Il faut penser en vue de l'action, agir en vue de l'idéal !

9. *En guise de conclusion, la personne⁸ libre, mais responsable*

La personne, se distingue de la masse, mais aussi de l'individu, le style d'une pensée active se distinguera par une double opposition :

- *d'une part, il opposera au conformisme la loi personnelle de l'homme,*
- *d'autre part, il opposera à l'évasion dans l'abstrait la volonté de s'ordonner à un but et d'y soumettre ses moyens.*

La personne c'est la découverte non pas du moi, mais bien du toi. Découverte bouleversante dans un monde où l'égoïsme ne règne plus seulement comme un péché, mais comme une vertu glorifiée par la culture « distinguée » et codifiée légalement par le système. En même temps que le toi, l'Occident redécouvre les éléments de toute communauté vivante.

Le rapport véritable entre les hommes c'est la communauté des personnes responsables. La vraie communauté unit les hommes en tant que différents, chacun faisant ce qu'il est le seul à pouvoir faire pour tous les autres.

J'oserai dire maintenant que la conquête de la personne – qu'elle aboutisse ou qu'elle échoue, – et l'effort qu'il nous faut entreprendre – qu'il aboutisse où qu'il échoue – pour situer en ce centre de l'homme le centre de la société, préfigurent dès maintenant la conquête et l'effort ultimes auxquels pourra jamais prétendre une

⁸ *C'est le thème le plus frappant de la philosophie sociale actuelle. Pour me borner à ce qui est paru en français : Renouvier (du Personnalisme), Maritain (Du régime temporel et de la liberté), Berdiaeff (Destination de l'homme), Martin Buber (Je et Tu) Aron et Dandieu (Révolution nécessaire), Aron (Dictature de la liberté, Mounier (Révolution personnaliste et communautaire), A. Marc (Recherche philosophique, t. IV), Denis de Rougemont Politique de la personne, chap. II, et ma Définition de la personne (« Esprit » déc. 34). Au sujet de la personne, voir aussi les études de Jean Wahl, Gabriel Marcel, Georges Gurvitch et E. Levinas sur l'Existenz Philosophie. Enfin les traductions de Kierkegaard.*

Les valeurs de l'Europe – l'Europe des valeurs

révolution humaine.

Aux yeux de Dieu, notre acte est seulement restaurateur. À la mesure de sa violence, il tente de rétablir les créatures dans leur état incorruptible. Il n'est pas en notre pouvoir d'étonner l'Éternel, ni d'inventer quoi que ce soit qu'il n'ait prévu, qu'il n'ait donné, que nous n'ayons perdu par notre chute dans le temps. Cette connaissance dernière est celle de la foi seule. Elle est don de l'Esprit, révélation. Elle tue en nous le faux dieu du moi pur, pour ressusciter le vrai Dieu.

L'homme, en tant qu'homme est bien un créateur, mais c'est un créateur créé, un ordonnateur obéissant et ses limites sont celles de l'incarnation personnelle.